

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/  
Couverture de couleur

Covers damaged/  
Couverture endommagée

Covers restored and/or laminated/  
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Cover title missing/  
Le titre de couverture manque

Coloured maps/  
Cartes géographiques en couleur

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Coloured plates and/or illustrations/  
Planches et/ou illustrations en couleur

Bound with other material/  
Relié avec d'autres documents

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/  
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/  
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Additional comments: /  
Commentaires supplémentaires:

Coloured pages/  
Pages de couleur

Pages damaged/  
Pages endommagées

Pages restored and/or laminated/  
Pages restaurées et/ou pelliculées

Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Pages detached/  
Pages détachées

Showthrough/  
Transparence

Quality of print varies/  
Qualité inégale de l'impression

Continuous pagination/  
Pagination continue

Includes index(es)/  
Comprend un (des) index

Title on header taken from: /  
Le titre de l'en-tête provient:

Title page of issue/  
Page de titre de la livraison

Caption of issue/  
Titre de départ de la livraison

Masthead/  
Générique (périodiques) de la livraison

This item is filmed at the reduction ratio checked below/  
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>

# FEUILLETON ILLUSTRÉ

## PARAISANT LE JEUDI

\$1.00 PAR ANNEE.

MORNEAU &amp; CIE., ÉDITEURS

2 CENTS LE NUMÉRO

### UNE VENGEANCE DE PEAU-ROUGE

SECONDE PARTIE.

VIII

Cependant les deux leperos continuaient leur partie de monte.

Mais depuis quelques minutes, la discorde semblait régner entre eux.

— Jo suis mort ! hurla Masamora.

— Ioi, Diamant ! cria une voix forte.

Le chien d'un bond rejoignit son maître.

Les deux leperos se relevèrent tant bien que mal.

Mais ils frissonnèrent de terreur au premier regard qu'ils risquèrent autour d'eux.



... une masse énorme, semblant tomber du ciel, s'abattit sur eux avec fureur ...

Ils discutaient sur un coup douteux avec cette animation particulière aux races méridionales.

Déjà les mains crispées cherchaient fébrilement dans les fajas les manches des couteaux, le sang allait certainement couler.

Lorsque tout à coup, un coup de sifflet strident retentit à leurs oreilles, et une masse énorme, semblant tomber du ciel, s'abattit sur eux avec fureur, et malgré les efforts machinaux qu'ils faisaient pour se dégager, les maintint sous son étroite puissante.

— Demonios ! un jaguar ! s'écria Casucho vert de peur.

Dix hommes, le visage couvert de masques noirs et armés jusqu'aux dents, que dans l'animation causée par leur dispute ils n'avaient pas aperçus, formaient autour d'eux un cercle infranchissable ; près de l'un de ces hommes masqués se tenait, le regard sanglant et la gueule ouverte, le redoutable animal qui les avait si rudement renversés.

— Au diable les affaires si simples ! grommela Masamora en jetant un regard de reproche à son ami ; c'est ainsi que la maison est déserte ? ajouta-t-il.

— Pardonne-moi, compadre, répondit Casucho, en remettant son jeu de cartes dans sa poche, nous avons affaire à plus fias que nous ; bah ! nous aurons notre revanche.

— Rendez-vous, brigande, cria don Luis.

— Nous ne demandons pas mieux, dit Casucho; il n'y a point besoin de se fâcher pour si peu.

— Nous ne faisons pas de mal, ajouta Masamora d'une voix conciliante.

— Nous jouons tranquillement au monto sans songer à mal;

— D'ailleurs nous ne savions pas que la maison fût habitée, appuya Masamora,

— Jetez vos couteaux.

Les leperos se hâtèrent d'obéir.

— Croyez bien, Seigneurie, que si nous avons su... dit Casucho.

— J'ai fait est... ajouta Masamora.

— Silence! cria don Luis, et se tournant vers deux de ses compagnons; fouillez ces drôles, dit-il.

— Je demande à être conduit devant l'Alcade, dit Casucho.

— C'est notre droit, ajouta Masamora.

— Tais-toi, imbécille, lui dit un des hommes masqués, et surtout ne bronches pas.

— Si tu dis un mot je t'assomme, fit un autre homme masqué en s'adressant à Casucho.

Les deux bandits se le tinrent pour dit; ils se laissèrent fouiller sans souffler mot.

L'opération ne fut pas longue; sauf du tabac et du papier à cigarette, leurs poches étaient vides.

— Attachez-les solidement, reprit don Luis; vous, ajouta-t-il en s'adressant à deux de ses compagnons, passez deux cordes aux branches de ce Sablier; hâtez-vous, nous n'avons pas de temps à perdre.

— Bon! pourquoi faire ces cordes? demanda Casucho au masque qui le garrotait.

— Pour te pendre ainsi que ton compagnon, répondit brutalement le masque.

— Mais je n'ai rien fait, se récria-t-il.

— Ni moi non plus, ajouta Masamora d'une voix désolée.

— Cela ne me regarde pas, répondit le masque.

— Mais cela me regarde, moi.

— Et moi aussi, je proteste!

— Pourquoi faire, puisqu'on va vous pendre, dit facetieusement le masque, allons, venez: après tout ce n'est qu'un moment à passer.

— Humph! je voudrais bien vous y voir? vous! dit rageusement Casucho.

— Vous sortez de la question, dit un des masques.

— Un moment! s'écria Masamora, j'ai des révélations à faire.

Le cercle se resserra autour des deux leperos, verts de peur et claquant des dents.

— Soyez prêts à hisser au signal, dit don Luis.

On leur jeta le nœud coulant sur les épaules, et on tira la corde de façon à la leur faire sentir.

— Arrêtez-vous donc! cria Casucho, puisque nous avons des révélations à faire.

— Est-il pressé celui-là, grommela Masamora, s'il s'agissait de lui, il y regarderait à deux fois.

— Voyon\*, parlez, mais soyez brefs, dit don Luis.

— Nous ne sommes pas des malfaiteurs, Seigneurie, dit Casucho; nous sommes d'honnêtes garçons; nous avons eu des malheurs; ne sachant où coucher nous nous sommes introduits

dans ce jardin, sans penser à mal, tout simplement pour dormir; nous croyions la maison inhabitée....

— Je n'ai pas le temps d'écouter votre histoire, interrompit don Luis, répondez sans hésiter à mes questions, ou sinon!..... Comment vous êtes-vous introduits dans ce jardin?

— Il y a une brèche dans ce mur, à cent pas d'ici.

— Il est inutile de mentir, je sais tout.

— Alors, je ne vous cacherais rien.

— Vous avez pénétré dans ce jardin, pour vous emparer du général B... que vous supposiez réfugié dans cette maison, et le livrer à ses ennemis.

Les deux leperos échangèrent un regard éloquent.

— C'est vrai, dit Masamora, mais nous ne l'avons pas fait.

— Parce que l'on ne vous a pas laissé le temps.

— Ah! dame!...

— Vous n'êtes pas d'honnêtes gens comme vous le prétendez: le maître du meson de San Miguel vous a chassés cette nuit de chez lui, vous le connaissez?

— Pas moi, s'écria Masamora.

— Silence! dit don Luis; vous vous êtes engagés, moyennant une somme très forte, à protéger l'évasion de deux dames retenues contre leur volonté au convent des Bernardines: cette évasion doit avoir lieu demain soir, est-ce vrai?

— C'est la vérité; mais ce n'est pas un crime, il me semble.

— Non, ce serait même une bonne action, si vous n'aviez pas consenti à jouer un double rôle; après avoir empêché la somme promise, et qui est considérable, au lieu de protéger les deux dames qui se confient à vous, vous vous êtes engagés à les livrer à leurs ennemis, ce qui est un vol d'abord et ensuite une trahison; deux crimes dont chacun mérite la corde, que vous avez déjà au cou, que répondrez-vous à cela?

— Que je suis trop bête pour faire le métier de coquin, voilà tout.

— Quant à moi je ne parlerai plus jamais haut, surtout en plein air.

— A quelle heure doit avoir lieu l'évasion?

— A huit heures du soir, Seigneurie.

— Combien vous a-t-on promis?

— Mille piastres.

— Comment doit avoir lieu l'évasion?

— C'est l'homme auquel je dois livrer les dames qui n'ont préparé: la scour tourière a fait semblant d'avoir pitié des deux dames et de s'intéresser à elles, il paraît que c'est sur l'ordre de la supérieure la porte ne sera pas fermée; la tourière feindra de dormir; les deux dames sortiront, je les attendrai dans la rue avec une "Providentia" attelés de deux bons chevaux; je serai le cocher et Masamora le domestique.

— Et l'homme, où sera-t-il?

— Chez lui, où il nous attendra, il ne veut pas être vu.

— Très bien, où demeure-t-il?

— Calle primera Monterilla n° 9, dans un magnifique hôtel.

— Vous ne montez pas?

— Vous le savez bien, Seigneurie.

— Quel est cet homme, et combien vous paye-t-il votre trahison?

— C'est un étranger, un Allemand, je crois à cause de sa prononciation; mais c'est un ladre, il ne nous donne que cinquante piastres, encore pas d'avance.

— Et c'est pour cette misérable somme...

— Dame! il faut vivre.

— Vous ne savez pas le nom de ce drôle ?  
— Je ne l'ai même pas vu, il était masqué quand j'ai traité avec lui.

— Allons décidément vous avez raison, vous êtes un niais, comment vous feriez-vous payer si vous ne savez pas son nom et si vous ne l'avez pas vu ?

— C'est vrai ! s'écria-t-il avec colère ; ah ! le bandit, et jamais je le retrouve !

— Le fait est que l'on est pas bête comme cela, grommela Masamora, ah ! si j'avais su !

Il y eut un court silence.

— Allons, reprit don Luis après un instant, vous êtes coupables d'intention, mais jusqu'à présent il n'y a pas eu commencement d'exécution, je veux bien avoir pitié de vous et vous faire grâce.

— Ah ! s'écrièrent les deux leperos avec un soupir de joie.

— Seulement, continua don Luis, comme rien ne garantit votre silence, vous resterez prisonniers jusqu'à nouvel ordre.

— Oh ! firent-ils.

— Et si dans quelques jours, je reconnais que vous ne m'avez pas trompé, vous recevrez chacun deux cents piastres et vous serez libres d'aller vous faire pendre où vous voudrez.

— Hein ! j'espère que ce sera le plus tard possible ! dit Masamora.

— Vous avez mes ordres ? dit don Luis en s'adressant à Sidi Muley et aux autres bandits.

— Oui, Seigneurie, répondit l'ex-spahis.

— Exécutez-les promptement et adroitement surtout.

— Comptez sur nous, Seigneurie.

— Tenez, voici pour vous faire prendre patience, dit don Luis aux deux leperos.

Et il mit à chacun deux onces dans la main.

Générosité à laquelle ils étaient loin de s'attendre et qui les stupéfia.

Don Luis leur tourna le dos, rejoignit ses amis et disparut avec eux sous le couvert.

Seuls les cinq bandits demeurèrent auprès des leperos.

— Canarios ! dit en riant Camacho, vous pouvez vous flatter de l'échapper belle !

— Mais ce n'est que partie remise, dit Sidi Muley.

— Bah ! pourquoi donc cela ? demanda Casucho.

— Parce que tôt ou tard vous y reviendrez.

— En voilà une prédiction ! s'écria Masamora d'un air scandalisé.

— Vous verrez, reprit Sidi Muley ; mais il ne s'agit pas de cela pour le moment, j'ai une proposition à vous faire.

— A nous ?... dit Casucho d'un air qu'il voulait rendre fin.

— A vous-mêmes.

— Nous écoutons.

— Oui, dit Masamora, mais pas de bêtises, j'en ai assez quant à présent ! broom ! j'en ai encore la chair de poule.

— Trembleur ! fit Casucho avec mépris.

— Possible ! mais c'est comme ça, reprit résolument Masamora.

— Jeune homme, ces sentiments vous honorent, dit Sidi Muley en riant ; mais rassurez-vous, il ne s'agit pas de ce que vous croyez.

— Tant mieux.

— Voilà la chose, il s'agit de vous mettre à l'ombre, pendant quelque temps, pour vous conserver le teint.

— Ah ! dit Casucho désappointé.

— J'aime mieux ça, fit Masamora.

— Que préférez-vous, vous rendra à pied, mais les yeux soigneusement bandés, à l'endroit où nous avons l'ordre de vous conduire ?...

— Pourquoi les yeux bandés ? demanda Casucho.

— Pour vous empêcher de voir, dit Sidi Muley en ricanant.

— C'est juste, fit Masamora.

— Ou préférez-vous être ficelés comme des saucissons, enveloppés dans des fressadas, et transportés dans des brouettes ?

— Allons-nous bien loin ? demanda Casucho.

— C'est ce que vous saurez aussitôt que vous serez arrivés, reprit Sidi Muley.

— Mais comment marcherons-nous les yeux bandés ? reprit Casucho.

— Que cela ne vous inquiète pas, reprit l'ancien spahis.

— Eh bien ! soit, je préfère marcher, dit Casucho, l'exercice me fera du bien.

— Moi aussi dit Masamora.

— Très bien, c'est entendu, seulement retenez bien ceci, mes doux agneaux, pas de mauvaise plaisanterie, je vous avertis que, non pas à la première tentative d'évasion, mais au plus léger mouvement suspect, je vous casserai la tête d'un coup de revolver, ce qui vous évitera d'être pendus plus tard.

— Oh ! pouvez-vous supposer s'écria Casucho d'un air offensé.

— On m'a promis deux cents piastres ; j'y tiens beaucoup, dit Masamora.

— Vous voilà avertis, le reste vous regarde, dit Sidi Muley, à présent finissons-en.

On rendit la liberté de leurs membres aux deux leperos, ensuite on leur appliqua sur les yeux des bandeaux de linge mouillé, par-dessus lesquels on leur enfonça jusqu'aux épaules à chacun un bonnet de laine noire, percé seulement aux narines et à la bouche ; on les enveloppa avec soin dans des zarapés, puis on leur mit sur la tête des sombreros dont les larges ailes furent rabattues sur leur visage, de façon qu'il était impossible de voir le plus netit coin de chair.

Cela fait, Camacho et Navaja prirent Casucho chacun par un bras, Cuchillo et Aramburi en firent autant pour Masamora, et Sidi Muley, ouvrant la marche, on se mit en route.

— Canarios, dit Casucho, comme vous vous entendez à aveugler les gens !

— Silence, dit Sidi Muley, il est défendu de parler autrement qu'à voix basse.

Il était à peine sept heures du matin, la place de Necatitlan était encore à peu près déserte, les rares passants qui la traversaient, étaient ou des aguaderos, ou des domestiques se rendant au marché, ou quelques employés allant à leur bureau, tous gens trop préoccupés de leurs propres affaires pour s'amuser à regarder ces individus marchant séparément d'un bon pas et semblant causer tranquillement entre eux.

La ruelle était déserte ; comme toujours les bouges qu'elle renfermait étaient encore endormis, sans doute parce qu'ils avaient veillé trop tard.

Sidi Muley et Aramburi masquèrent l'entrée de la ruelle, en feignant de causer entre eux ; pendant ce temps-là Camacho faisait jouer le ressort de façon à n'entr'ouvrir que très peu la porte secrète, les cinq hommes passèrent l'un après l'autre, puis la porte se referma sur eux, sans bruit, comme elle s'était ouverte ;

après un instant elle se rouvrit pour livrer passage à Cuchillo ; celui-ci vint rejoindre ses deux camarades restés devant la ruelle et tous trois retournèrent à la maison où leurs maîtres les attendaient.

Dès que les deux portes secrètes avaient été franchies, Camacho avait attaché derrière le dos les bras de ses prisonniers, puis il avait renvoyé Cuchillo dont il n'avait plus besoin ; les torches avaient été allumées, Camacho avait rendu la vue aux deux leperos, dont la curiosité n'avait nullement été satisfaite bien que leur surprise fût grande de se trouver où ils étaient, sans pouvoir comprendre comment ils y étaient venus.

Tandis que ces choses se passaient entre les bandits subalternes et les leperos, les trois chefs et les deux amis étaient revenus à petits pas du côté de la maison en causant entre eux.

— Pardieu ! cher don Luis, dit don Gregorio, laissez-moi vous serrer la main et vous remercier, c'est maintenant entre nous à la vie et à la mort.

— Il n'en fait jamais d'autres, dit don Estevan en riant, il fait connaissance avec ses amis en leur sauvant la vie, c'est son habitude.

— Cher Estevan, dit affectueusement don Luis.

— Dans l'espace d'une heure, il m'a sauvé de deux jaguars.

— Eh ! eh ! fit gaiement don Gregorio, pour ma part j'apprécie singulièrement cette façon de lier connaissance.

— Vous n'êtes pas dégoûté, señor, malheureusement ce moyen n'est pas à la portée de tout le monde ! dit don Jose.

— Cette fois je vous avoue, dit don Luis, que le hasard a tout fait.

— Voilà un gaillard qui a bon dos avec vous, cher ami, lui dit don Fabian en riant, vous lui faites impitoyablement porter tous les services que vous rendez.

— Ma foi ! j'avoue que je rêvais tout éveillé, et sans Diamant qui m'a averti...

— Comme pour moi ! dit don Estevan.

— Et pour moi ! dit don Fabian.

— Carai ! et pour moi aussi, dit don Jose en riant.

— Vive Dios ! il y a de l'écho ici ! dit gaiement don Gregorio, je ne suis plus étonné que vous ayez de si bons amis, et de si cruels ennemis, cher don Luis.

— Croyez bien caballero...

— Que Diamant est le héros de toutes ces aventures ? Canarios ! nous en sommes tous convaincus, n'est-ce pas, señores ?

— Diamant est le saint Vincent de Paul des chiens ! dit don Fabian.

— L'Hercule de la race canine ! ajouta don Estevan.

— Il mérite des statues ? fit don Jose.

— Mais comme il est trop modeste pour les accepter, termina don Gregorio, nous nous bornerons à le caresser et, quant à vous, cher don Luis, nous vous aimerons pour vos nobles qualités et votre beau caractère.

— Par Dios, señores ! s'écria gaiement don Luis, je vous trouve charmants, sur ma parole ; comme si chacun de vous, excepté don Gregorio que je n'ai le plaisir de connaître que depuis quelques heures, ne s'est pas acquitté trois ou quatre fois avec moi ; cela vous va bien de me couvrir ainsi de fleurs ! Que dirais-je donc, moi ? Encore hier, voyez ce que don Jose a fait !

— C'est par hasard, cher ami, répondit le jeune homme en riant.

— Ah ! vous aussi, vous voyez bien ?

On se mit à rire de plus belle.

Certes, en voyant ces cinq hommes si gais, nul ne se serait douté, que tous avaient de profonds chagrins au cœur, et qu'ils étaient menacés de mort par un ennemi puissant et implacable.

Mais ces cœurs de lions se jouaient de la douleur, et la crainte n'existait pas pour eux, le péril était leur élément.

Tout en causant ainsi, ils étaient rentrés dans le fumoir, et s'étaient jetés sur les divans après avoir ôté leurs manteaux.

— Messieurs, dit don Luis, redevenons sérieux, je vous prie, et entretenons-nous dans cette belle langue française que nous parlons tous ; nous pourrions causer de nos affaires les plus secrètes, sans craindre d'être compris, bien que nous ayons la plus entière confiance dans nos serviteurs.

— Oui, parlons français, dit don Jose, cela fera plaisir à notre brave Sidi Muley, lui qui regrette tant Paris, la grande ville.

— Je vous avertis, Jose, que vous êtes insupportable de toujours rire ainsi, je sais bien que, depuis l'expédition française, tout le monde parle...

— L'Allemand, interrompit gaiement don Jose.

On rit encore à cette boutade, en ce moment, l'ex-spahis parut.

— Parlez-vous français, Sidi ? lui cria don Jose.

— Avec aisance et faillité ; et bon français, je m'en flatte ; monsieur, le déjeuner est servi.

— A la bonne heure, voilà le véritable moyen de rendre Jose sérieux, dit don Estevan.

— Ceci est une méchanceté ; mais, je m'en moque, dit le jeune homme.

— Eh bien ! demanda don Luis, comment les choses se sont-elles passées ?

— Dans la perfection, monsieur ; les deux coquins sont cofrés, ils n'y ont vu que du feu.

— A la bonne heure ; et la brèche du mur ?

— C'était une balançoire, sans vous offenser, monsieur.

— Comment, une balançoire ? s'écria don Jose, qui ne comprenait pas cet euphémisme un peu risqué.

— Une blague, quoi ; ils ont tout bêtement passés par-dessus le mur, qui est fort bas, en faisant la courte échelle, voilà tout.

— Ah ! je comprends, dit don Jose ; Sidi, vous, vous êtes beaucoup plus fort que moi sur le français.

— Je suis parisien, né dans le quartier Mouffetard, monsieur, répondit modestement Sidi Muley.

— Là-dessus, allons déjeuner, dit don Estevan en riant ; Sidi Muley, nous avons à causer, vous ferez seul le service, je vous prie.

— C'est entendu monsieur, répondit le spahis.

On se leva, et l'on passa dans la salle à manger.

(A SUIVRE)

Commencé le 1er Janvier 1882 — (No. 106.)

La femme qui file peu, toujours porte méchante chemise.

Quand la vache a perdu sa queue, elle connaît à quoi elle était utile.

Le chien ne mord point le domestique pendant qu'il voit l'étranger.

Pas à pas on va loin.

## LE TESTAMENT SANGLANT

## DEUXIÈME PARTIE

## II

## LES SOUVENIRS.

» Aimer, posséder Antoinette, s'enivrer du souffle embaumé, des suaves caresses de cette divine créature que l'ange du mal n'effleura jamais de son aile, c'est devenir incapable de tout ce qui n'est pas tendresse, bonté, clémence et pardon...

» Oui, l'excès du bonheur m'ôte le courage de la haine, et à force de ressentir l'immensité du bienfait, j'oublie ce qu'a exigé de moi la bienfaitrice.

» Claude ! il me semble, en écrivant ces lignes, que je vais vous voir paraître devant moi, prêt à me demander un compte sévère : que ne puis-je du moins vous presser la main ! Je subirais vos reproches, et je vous promettrais obéissance, comme je l'ai promis à la vicomtesse.

» Vous me parleriez d'elle, vous me parleriez de Julie. Où êtes-vous ? Que faites-vous en ce moment ? Êtes-vous heureux ? Julie est-elle votre femme ? Avez-vous choisi dans quelque fraîche solitude, un nid pour vos amours.

» Ecrivez-moi vite ; dites-moi où mes prochaines lettres doivent aller vous chercher.

» Puisque la destinée nous sépare au moment où il eût été si doux d'être réunis, dédommageons du moins notre amitié par ces causeries lointaines qui sont à la pensée ce que le portrait est au regard, et qui maintiendront entre nous, à travers l'absence, un mystérieux lien.

» Adieu ; dites à Julie que je vous aime pour deux, puisque Antoinette ne peut plus, hélas ! vous aimer qu'en vous pleurant.

JULIE A DOMINIQUE.

» Baveno, 10 septembre 1757.

» C'est moi, mon cher Dominique, qui répondrai à votre lettre ; mon pauvre Claude n'est pas encore assez sûr de son écriture ; car il n'a que moi pour institutrice, et je ne sais moi-même que ce que j'ai appris de notre chère et malheureuse dame.

» Nous n'étions plus à Florence, lorsque votre envoi y est arrivé : il est venu nous chercher ici. Vous ne sauriez imaginer de site plus charmant que ce village de Baveno, situé aux bords du lac Majeur, sous un ciel si pur et si beau, qu'en me rappelant le ciel de notre Provence, il m'empêche de le trop regretter.

» Grâce au passe-port que Claude avait gardé, nous avons pu arriver sans encombre jusqu'à Florence.

» Nous sommes restés quelque temps dans un faubourg de la ville, pour donner à Claude le temps de se civiliser un peu, de se transformer en " monsieur, " ce qui demandait bien quelques semaines d'études.

» Ensuite, munis de la lettre que vous nous aviez donnée pour la maison Cilliano-Buonaresta, nous nous y sommes présentés. Claude a joué le rôle dont il était convenu avec vous ; il a passé pour un Français, mauvaise tête, forcé de s'expatrier par suite d'un duel avec un grand seigneur provençal.

» Cette fable a été très-bénévolement admise par les honnêtes banquiers, et ils se sont prêtés de fort bonne grâce à demander pour nous un nouveau passe-port bien en règle, et à nous assurer les moyens de circuler librement dans notre nouvelle patrie.

» Nous voilà donc " débaptisés, " mon cher Dominique, et portant ce nom de d'Arriovles que nous garderons désormais : je dis " nous, " car à dater de notre présentation chez les banquiers de Florence, j'avais compris que ma position auprès de Claude n'était plus possible, à moins de devenir sa femme.

» Nous avons loué, à cinq minutes de Baveno, au versant d'une colline appelée la Lugana, une jolie maison, moitié en bois, moitié en pierre, qui tient le milieu entre les chalets suisses et nos chères cabanes des bords du Rhône.

» J'ai déjà fait du rez-de-chaussée une succursale de l'arche de Noé. Des poules familiaires viennent picorer jubue sous le manteau de la cheminée. De belles colombes, au col azuré, ont leur nid sous l'auvent de la fenêtre, d'où elles s'envolent dans la campagne, et où elles reviennent tendre à mes mains caressantes leur jolie tête caline.

» Claude a adossé au mur extérieur de la cuisine une petite étable où nous avons logé trois chèvres ; à quelques pas de la porte, nous avons une source d'eau vive à laquelle Claude a donné pour conduit un tronc d'érable artistement creusé, et qui, après avoir arrosé notre petit jardin, va se perdre dans un bassin naturel, délices d'une douzaine de canards presque aussi blancs que des cygnes.

» Comme les montagnes voisines sont très-giboyeuses, et que M. Claude n'a pas oublié ses anciennes peccadilles de braconnier, il s'est procuré deux beaux chiens qui m'aiment déjà à la folie, et qui, le soir viennent se coucher à nos pieds, tandis qu'assis sur le banc de notre porte, nous respirons l'air tiède des nuits d'été.

» Enfin, mon mari a acheté un bateau avec lequel nous faisons de longues promenades sur le lac Majeur. Quelquefois je prends la rame, Claude jette son filet, et alors les souvenirs de notre enfance me reviennent en foule, et je crois voir, dans le lointain, le souriant visage d'Antoinette et l'image déolée de Clotilde...

» D'autres fois, pendant que je rame, Claude se tient immobile près de moi ; il chante un des beaux noëls de notre pays ; puis, s'interrompant tout à coup : " Oh ! que je t'aime ! " me dit-il ; et moi, laissant tomber la rame et attirant Claude sur mon cœur, je lui donne pour toute réponse, un baiser sur son front brun.

» Vous le voyez, mon cher Dominique, je m'arrête avec complaisance à ces images de bonheur.

» Mon premier chagrin, j'allais dire mon premier remords, c'est votre lettre qui me l'a donné. Oui, mon ami, dans l'enivrement de ma vie nouvelle, j'avais tout oublié, et pendant ce temps, mon pauvre père expirait loin de moi, soigné par d'autres mains que les miennes...

» J'ai lu et relu la page où vous m'annonciez cette cruelle nouvelle ; j'ai pleuré, j'ai béni votre douce et sainte Antoinette, augo gardien du vieillard abandonné.

» Ah ! quand je pense à lui, à ce mensonge cruel qui lui a fait croire qu'il n'avait plus de fille, à cette dernière douleur qui a ébranlé sa tête affaiblie et l'a conduit lentement au tombeau, je me trouve bien coupable ; j'ai honte de moi-même ; mais j'ai dû obéir à ces deux arbitres suprêmes de ma destinée : la volonté de madame de Varni et la volonté de Claude.

» Comprenez-vous bien cela, vous, Dominique, que le bonheur amollit déjà au point de vous faire oublier par qui et à quelles

conditions vous a été donné ce bonheur ? Vous nous dites qu'au près d'Antoinette votre cœur ne se sent plus capable de haïr, que votre tâche vous effraye, que les chastes et suaves caresses qui vous enlèvent détournent de votre front l'idée de vengeance léguée par Clotilde mourante...

« Si vous saviez quelle colère a tout à coup enflammé les regards de Claude, quand je lui ai lu ce passage de votre lettre ? Oh ! Dominique ! que cette colère était terrible ! On eût dit que chaque mot de sa bouche était un nouvel arrêt contre M. de Varni et sa postérité ! Pardonnez à votre ancien compagnon cette implacable rigueur.

« Lui aussi a été une des victimes de l'horrible nuit du 25 novembre ; et ce pavillon de Mignard, où il entra pour sauver M. de Terraz, il en est sorti galérien !

« Je suis sûr que le testament de notre infortunée vicomtesse est devenu pour Claude la consécration d'une haine intime et profonde, lentement amassée dans son âme pendant ces dix mois de baigne, d'ignominie et de souffrance. Il croit ne vouloir frapper et punir que par fidélité à son serment, et c'est peu-t-être sa propre vengeance qu'il poursuivra en obéissant à madame de Varni. »

DOMINIQUE A CLAUDE.

« Avignon, 13 janvier 1761.

« Mon cher Claude, j'ai d'abord à vous annoncer un événement que me comble de joie : Antoinette vient de me donner un fils, un gros et beau garçon que nous avons baptiser ce matin, et que nous avons appelé Agricole.

« Je ne veux pas trop vous parler de mon bonheur à vous qui avez eu la douleur de perdre votre premier enfant, \* et dont je craindrais rouvrir la récente blessure.

« J'ai une autre nouvelle à vous donner : M. de Varni, après avoir passé deux ans à Paris, où il a rempli une mission diplomatique, s'est fait naturaliser Français : il a été en grande faveur à Versailles, et le roi lui a donné le cordon rouge, en attendant mieux ; ensuite le vicomte est revenu dans le Midi ; mais, au lieu d'habiter Avignon, qui lui rappellesans doute de trop cruels souvenirs, il a choisi pour sa résidence son château de Maleraygues, vieux manoir situé au milieu des bois, dans la partie des Cévennes voisine de la ville d'Alais.

« Ce n'est pas tout : M. de Varni a rencontré souvent, soit à Alais, soit dans les environs, une jeune personne dont les parents sont ses voisins de campagne, mademoiselle Edwige du Chesnay ; elle lui a plu, et il paraît que, malgré son air sombre et sa figure sinistre, il a trouvé le chemin à cœur de mademoiselle Edwige.

« Bref, j'ai reçu ce matin une lettre de M. du Chesnay, bon et digne vieillard, qui honorait de son amitié maître Margerin, mon beau-père, et qui est depuis longues années le client de mon étude ; il me parle du parti qui se présente pour sa fille, me met au courant des situations réciproques, et me demande quels sont les antécédents de M. de Varni, son caractère, ses mœurs, s'il a rendu heureuse sa première femme, de quelle maladie elle est morte, etc...

« Avant de répondre à M. du Chesnay, j'ai voulu vous consulter et vous adresser une prière : je désirerais vivement que

(\*) Sans doute, dans l'intervalle des lettres que cite le notaire, il s'en trouvait d'autres qu'il supprime comme inutiles à l'ensemble du récit.

cette famille, où se transmettent, de génération en génération, les plus aimables exemples de bonté et de vertu, et cette jeune personne que l'on dit charmante et douce comme un ange, fussent préservées d'une alliance qui doit leur apporter mille chances de malheur et de chagrin.

« Dans sa vie brillante et agitée, M. de Varni rencontrera sans doute bien d'autres femmes, parmi lesquels il n'aura qu'à choisir la nouvelle compagne de sa vie.

« Épargnez, je vous en supplie, ce petit coin de terre, cet intérieur aimable, ce cœur virginal, où n'ont régné jusqu'ici que la paix, le contentement et le charme des âmes pures.

« Ils sont bien innocents, n'est-ce pas ? du mal qu'a fait M. de Varni : qu'une fatale union n'enchaîne pas Edwige à cette destinée, flétrie dans le passé, condamnée dans l'avenir !

« Je vous en conjure, mon cher Claude, au nom de notre vieille amitié.

« Il dépend de moi, sans sortir de la prudente réserve imposée à ma profession, d'empêcher ce mariage, par le tour que je saurai donner à ma réponse à M. du Chesnay ; car il m'accorde une confiance sans bornes.

« Claude, ne me refusez pas cette dernière grâce ! ensuite, je serai tout entier à vos ordres, tout entier à l'œuvre terrible à laquelle nous sommes liés par un serment.

« Mille tendres souvenirs à Julie. Adieu. »

CLAUDE A DOMINIQUE.

« Baveno, le 8 février 1761.

« Au nom de la vicomtesse Clotilde de Varni, je vous défends de rien écrire qui puisse empêcher le mariage du vicomte de Varni avec mademoiselle Edwige du Chesnay. »

DOMINIQUE A CLAUDE.

« Avignon, le 25 mars 1761

« Vous êtes obéi. M. de Varni a épousé hier mademoiselle Edwige du Chesnay. »

DOMINIQUE A CLAUDE.

« Avignon, 23 février 1763.

« Mon cher Claude, fidèle à la tâche que vous m'avez imposée, je vous annonce un événement qui doit trouver place dans notre correspondance : madame la vicomtesse Edwige de Varni vient d'accoucher d'un garçon ; M. de Varni m'écrit de son château de Maleraygues, qu'il a constamment habité depuis son mariage, pour me faire part de cette nouvelle.

« Dès que sa femme sera remise, il a l'intention de revenir à Avignon, d'y passer quelque temps et d'y présenter sa femme et son héritier présomptif à ses parents et à ses amis.

« Il me charge de faire faire à son hôtel les réparations et les embellissements convenables.

« Sa lettre, qui respire la joie et la cordialité la plus franche, me prouve, une fois de plus, la vérité de cette observation que m'ont déjà fournie mes quelques années d'expérience : c'est que les hommes ont une grande propension à rendre leurs malheurs responsables de leurs fautes, et, que lorsqu'ils cessent d'avoir des chagrins, ils sont bien près d'oublier qu'ils ont eu des torts.

« Quoiqu'il en soit, mon ami, vous voilà au courant des situations réciproques.



» Cette seconde génération, prévue et annoncé par l'infortunée Clotilde, nous la voyons commencer dans la personne d'Agri-col, mon fils, et d'Elzéar, ce jeune enfant que viennent de saluer, à Maleraygues, tant de joies et d'espérances.

» Vous seul êtes en retard ; est-ce une permission de Dieu dont la bonté repousse et veut déjouer notre pacte de vengeance ?

» Ah ! si je pouvais le croire !... Adieu.

DOMINIQUE A CLAUDE.

» Avignon, 4 juin 1757.

» Encore une fois je vous ai obéi. M. de Varni et sa jeune femme étaient heureux, tranquilles ; ils s'aimaient, et le sourire de son enfant ressemblait pour le vicomte à un pardon de Dieu, annoncé par la bouche d'un ange : aujourd'hui, ils sont désunis, inquiets, en garde l'un contre l'autre, se débattant contre une fièvre invisible qui les déchire et les torture.

» Il y a trois ans environ que le vicomte et la vicomtesse sont venus, ainsi que je vous l'annonçais alors, s'établir à Avignon.

» Malgré l'extrême inégalité de nos conditions, M. de Varni voulut absolument présenter sa femme à la mienne, prétendant, avec une affabilité d'homme heureux et de grand seigneur, décidé à se montrer bonhomme, que devant une beauté et une vertu telles que celles d'Antoinette, toutes les distances sociales s'effaçaient.

» Ma femme était fort troublée en recevant cette aimable Edwige, qui avait à ses yeux le tort de s'appeler la vicomtesse de Varni, et d'occuper une place consacrée par le souvenir de notre bien-aimée Clotilde.

» Mais telle est l'influence de la grâce et de la bonté véritables, que cette première impression ne tarda pas à disparaître, et que, forcé par état d'être un peu observateur, je reconnus bien vite qu'il y avait entre ces deux femmes mille affinités, mille points de sympathie.

» Madame Edwige, comme nous avons pris l'habitude de l'appeler, n'est pas une beauté, dans le sens absolu du mot ; mais on oublie, en la regardant, qu'il puisse y avoir des traits plus réguliers que les siens.

» Ce qui domine dans cette physionomie ravissante, c'est une bonté sans bornes, ineffable, jointe à une délicatesse de sensitive, pour laquelle toutes les impressions vives deviennent aisément des souffrances.

» Lorsque j'évoquais, par le souvenir, l'altière beauté de Clotilde de Perne, ce regard, cette attitude de souveraine, cette volonté inflexible inscrite sur ce front de déesse, je comprenais que M. de Varni eût été particulièrement sensible à cet air de candeur, de résignation affectueuse, de soumission tendre et dévouée, qui est l'impression habituelle du pâle et doux visage d'Edwige.

» Je comprenais qu'avec son expérience d'égoïste et de roué il eût deviné en elle cette compagne secrètement désiré par les hommes fatigués des agitations du monde, cette sœur de charité des vieilles blessures de la conscience et du cœur, prédestinée à combler, en y jetant ses trésors, les gouffres d'une âme orageuse, à reconcilier l'homme malheureux avec la vie, l'homme coupable avec le ciel, et à faire asseoir, à un foyer longtemps désert, l'ange tardif des affections saintes et des paisibles vertus.

» Bientôt Antoinette et madame Edwige se lièrent aussi étroitement que le permettait le contraste de la vie modeste d'une humble bourgeoise avec celle d'une grande dame ; toutes deux

étaient jeunes mères, l'une depuis deux ans, l'autre depuis six mois.

» Ce droit d'aïnesse maternelles donnait à Antoinette une grande autorité dans toutes ces graves questions, ces puérités divines qui sont la franco-magannonrie des mères.

» Je ne tardai pas à apprendre que le séjour d'Avignon avait troublé le bonheur et le calme dont commençait à jouir M. de Varni. La conscience s'assoupit, mais elle ne s'éteint pas.

» En revoyant son hôtel, les bords du Rhône, cette île de la Barthelasse où le pavillon de Mignard existait toujours pour son souvenir, le vicomte sentit qu'on ne se dépouille pas de son passé comme d'un manteau souillé par l'orage.

» Il reprit sa figure sombre et sinistre des mauvais jours, et la pauvre Edwige, se croyant moins aimée parce qu'elle le voyait moins heureux, fit ce que font d'ordinaire les âmes aimantes et délicates : elle souffrit sans se plaindre, renfermant en elle-même son premier chagrin, et lui donnant son cœur à déchirer plutôt que de le répandre au dehors.

» Le vicomte, accoutumé aux transports jaloux, aux tempêtes amoureuses des femmes dont il avait fait, à Versailles ou ailleurs, ses conquêtes ou ses victimes, sut mauvais gré à sa femme de cette silencieuse résignation.

» Les hommes qui ont éparpillé leur cœur en de nombreuses et passagères intrigues d'amour sont sujets à une contradiction singulière : ils se persuadent aisément qu'on les aime ; mais ils sont prompts à s'imaginer qu'on ne les aime plus ; ils sont à la fois présomptueux et méfiants.

» A cette première cause de refroidissement entre les deux époux, s'ajoutait pour M. de Varni l'image ravivée des horribles épisodes de son premier mariage.

» Superstitieux comme tous les grands coupables qui n'ont pu éteindre la foi dans leur âme, comme les riches qui se sentent vieillir et qui aspirent à tourner vers le ciel leur cœur saturé ou désabusé des biens de ce monde, le vicomte en vint bientôt à se figurer que Dieu emploierait, pour le punir, cette douce et pieuse jeune femme qui ne demandait qu'à l'aimer, et qu'Edwige serait, à son insu, la vengeance de Clotilde.

» Impérieux et absolu, se débattant avec amertume contre l'idée de perdre cette affection sur laquelle il avait compté pour le déclin de sa vie et dont les premiers rayons l'avaient rendu si heureux, sa conduite se ressentit de ces nouvelles agitations de son âme.

» Tantôt morne et glacé auprès de sa femme, tantôt revenant à elle avec des transports qui ressemblaient moins à de l'amour qu'à de la colère, il l'attristait ou l'effrayait tour à tour ; et plus il craignait de perdre ce cœur où il avait trouvé son dernier refuge, plus il se montrait inhabile à le conserver.

» On eût pu le comparer à ces joueurs qui, n'ayant plus pour eux qu'une carte et une chance, deviennent maladroits par cela même qu'ils ont trop d'envie de gagner, et se font les complices de leur mauvaise fortune.

» L'innocence et la candeur d'Edwige la laissait sans défense contre un semblable péril. Un vague instinct, ce besoin de se dévouer qui est la vocation des femmes d'élite, l'avait secrètement attirée vers le vicomte, dont l'air sombre et triste semblait révéler des plaies à guérir et des souffrances à consoler.

» Elle s'était naïvement réjouie en voyant, pendant les premiers temps de son mariage, sa suave influence ramener peu à peu la sérénité sur ce front vieillissant avant l'âge ; mais au premier



indico qui lui annonça que cette influence ne suffisait pas ou n'existait plus, la pauvre enfant se troubla et perdit toute confiance en elle-même.

» Elle s'accusa d'impuissance, et, dans son cœur si riche, elle ne trouva plus que des larmes : or, pour les hommes égoïstes et despotes, qui ne veulent de l'amour qu'à leur profit, les larmes sont odieuses et achèvent de tout perdre, ils y voient un reproche silencieux, une protestation muette, et une preuve qu'il ne suffit pas à une femme de les aimer pour être heureuse. triple grief dont ils s'irritent plus que de la résistance qui les maîtrise ou de l'astuce qui lui sourit !

» Madame Edwige est très-pieuse ; c'est à l'église, au pied des autels, qu'elle allait le plus souvent pleurer et s'humilier dans sa douleur. Mais parfois aussi elle venait confier quelques-unes de ses peines à Antoinette ; celle-ci, qui n'avait jamais souffert, qui croyait à l'immensité de mon amour comme à la sécurité du sien, augmentait sans le vouloir les chagrins de sa noble amie en lui rendant des confidences de bonheur en échange de ces confidences de tristesse.

» Aussi naïve qu'elle, ma femme était toute disposée à regarder comme graves et irréparables ces marques de mécontentement, de méfiance et d'irritation pour lesquelles elle ne trouvait dans son propre souvenir aucun point de comparaison.

» En outre, quoique Antoinette eût toujours cru que Gaston de Tervaz était réellement mort avec l'équipage du "Lys" en combattant contre les Anglais, et qu'elle eût par conséquent ignoré tout ce qui s'est passé depuis, elle avait connu l'amour de sa chère Clotilde pour Gaston ; elle l'avait vu constamment triste et malheureux pendant sa courte union avec le vicomte ; elle avait assisté à son dépérissement et à sa mort.

» C'était assez pour que M. de Varni lui inspirât, non pas de la haine (c'est un sentiment qu'elle ne connaîtra jamais), mais une sorte de répulsion et d'effroi.

» Lorsqu'Edwige vint se confier à elle, elle crut retrouver dans ses sujets de plainte et de tristesse naïvement racontés par la pauvre affligée, les suites de cette funeste influence exercée par le caractère intraitable et méchant de M. de Varni, et elle se rappela avec plus de force les douleurs et la mort de Clotilde.

» Pénétrante comme tous ceux qui aiment et qui souffrent, Edwige devina une partie de ces impressions, questionna Antoinette, recueillit çà et là d'inévitables indices, et finit par découvrir que la première femme de M. de Varni était morte de consommation, et probablement de chagrin.

» Son imagination bâti là dessus mille douloureuse chimères, bien au-dessous, hélas ! de la réalité, mais qui suffirent pour faire perdre le calme à cette âme tendre et délicate.

» Je ne bornai pas là cette œuvre destructive. M. de Varni reçut un jour d'une main inconnu (ai-je besoin de vous dire quelle était cette main ?) un mystérieux avis qui lui annonçait qu'après l'épisode du pavillon de Mignard et votre condamnation, Julie, dans un moment d'égarement et de douleur, avait dit toute la vérité au père Thibaut, que celui-ci, naturellement bavard et ne jouissant plus d'ailleurs de la plénitude de son bon sens, en avait parlé à son tour à deux ou trois jeunes gens, vos anciens compagnons, et habitués à son cabaret.

» L'idée que ces secrets n'avaient pas été pour jamais ensevelis dans les eaux du Rhône, dans le cœur de Julie et dans le vôtre, fut pour M. de Varni un nouveau supplice, plus poignant que tout le reste. Il avait bien supposé, j'imagine, que j'avais su ce retour de M. de Tervaz à Avignon, que je m'étais même ren-

contré peut-être avec lui à cette époque ; mais, comme il n'y retrouvait plus ma trace dans les événements qui suivirent ce fatal retour, comme il connaissait l'orgueilleuse pudeur de Clotilde, gardienne aussi inflexible que lui de son honneur, M. de Varni avait conclu que j'ignorais tout.

» En outre, dans mes relations avec lui, M. de Varni me voyait si calme, si éloigné, en apparence, de toute arrière-pensée qu'après avoir essayé, deux ou trois fois, de lire dans mon âme il aurait fini par se désister à mon égard de toute espèce de soupçon, quand même des renseignements que j'avais donnés, à l'occasion de son mariage, à la famille du Chénay, n'eussent pas complété sa sécurité.

» Comprenez-vous maintenant quelles durent être sa colère et sa douleur, lorsqu'il apprit, par ma mystérieuse lettre, que ces secrets, si lourds à sa conscience et à son honneur, étaient entre les mains de trois ou quatre bateliers du Rhône, et peut-être de quelque ennemi caché ?

» A dater de ce jour, il devint plus sombre et plus irascible et Edwige se sentit plus malheureuse encore et plus désespérée. Aimant peu le monde, recherchant la solitude, accourant quelquefois près d'Antoinette qui ne la consolait pas, la vicomtesse se plongea dans un gouffre de réflexions vagues et douloureuses.

» Elle ne cessa pas de l'aimer, mais elle éprouva auprès de lui un sentiment de pitié inquiète qu'on éprouve auprès d'un malade dont on ne peut désirer le mal, auprès d'un homme placé, par quelque infirmité morale ou physique, hors de la loi commune.

(A CONTINUER).

## INFORMATIONS

Les éditeurs sont en mesure de fournir tous les numéros parus depuis le 1<sup>er</sup> Janvier et même la file complète (brochée) de l'année dernière aux conditions ordinaires. Voyez les conditions d'abonnements.

AVIS. — Depuis quelques semaines, beaucoup de nos souscripteurs ne se donnent pas le trouble de faire enregistrer les valeurs qu'ils désirent nous faire parvenir, et la conséquence de cette négligence est que bon nombre d'entr'elles ne nous sont jamais parvenues. Pour obvier à cet état de chose, nous prions nos abonnés de nous faire parvenir ce qu'ils nous doivent au moyen de MANDATS-POSTE ou par LETTRE ENREGISTRÉE.

En aucun cas, nous ne serons responsables d'aucune perte de ce genre, excepté si l'envoi a été fait tel que ci-dessus indiqué.

LES ÉDITEURS.

## " LE FEUILLETON ILLUSTRÉ "

PARAIT TOUS LES JEUDIS

### CONDITIONS D'ABONNEMENT

Payable d'avance ou dans le cours des trois premiers mois  
 UN AN..... \$1.00 — SIX MOIS..... \$0.50  
 Payable dans le cours des trois derniers mois  
 UN AN..... \$1.50 — SIX MOIS..... \$0.75  
 A L'ÉTRANGER : STRICTEMENT D'AVANCE

Aux agents, 16 cents la douzaine et 20 par cent sur l'abonnement strictement payable à la fin du mois.

MORNEAU & CIE.,

Boite 186, B. de P., Montréal.

No 17 rue Ste Thérèse